

*EN D'AUTRES MOTS*  
*DE JHUMPA LAHIRI*

*TRADUIRE*  
*AU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE*

# En d'autres mots

Jhumpa Lahiri

traduit de l'italien par Jérôme Orsoni

collection « Un endroit où aller », Actes Sud, 2015

Dans son récit autobiographique intitulé *En d'autres mots*, Jhumpa Lahiri, romancière américaine originaire du Bengale, lauréate du prix Pulitzer en 2000, raconte son coup de foudre pour l'italien, appris à l'âge de vingt-cinq ans. Une histoire d'amour qui l'a conduite à s'installer à Rome deux décennies plus tard, puis à écrire ce livre en italien. Il est composé de vingt-trois textes, d'abord publiés sous forme d'articles dans le magazine *Internazionale*. Tous décrivent les différentes phases de cette appropriation de l'italien, enrichies par des réflexions sur la profonde métamorphose provoquée par cette rencontre. Pour cet écrivain, quitter sa langue d'écriture, s'en dépouiller pour exister « en d'autres mots », c'est provoquer une sédimentation fertile, pénétrer plus profondément encore dans les mystères de la création – ce qui implique aussi une série d'épreuves désignées par des sous-titres comme « L'exil », « La renonciation », « L'impossibilité », « Pénombre » ou encore « Le mur ». La traduction de Jérôme Orsoni sert avec subtilité et élégance le style singulier de l'auteure, dans cette langue explorée, qu'elle plie et ploie à son opiniâtre volonté de la faire sienne.

Les trois langues qu'utilise Jhumpa Lahiri (le bengali, sa langue maternelle réservée au contexte familial ; l'anglais, qui définit son identité d'écrivain ; et l'italien, qui lui offre un autre parcours littéraire) forment un cadre triangulaire où elle situe son autoportrait, lequel, en raison de sa double identité, lui renvoie une image fragmentée. L'italien vient chez elle renforcer et stabiliser son identité de sujet écrivain. En outre, Jhumpa Lahiri entretient un rapport traductif avec l'écriture, établi dès l'université, où elle avait traduit *Les Métamorphoses* d'Ovide dans un processus qui annonce sa lente

appropriation de la langue italienne. En ce sens, le texte le plus révélateur de l'ouvrage est une nouvelle intitulée « L'Échange ». Elle raconte l'histoire d'une traductrice qui, voulant « être une autre personne », quitte tout pour s'installer dans un pays dont elle ne parle pas la langue, afin de « générer une autre version d'elle-même, de la même façon qu'on peut transformer un texte en passant d'une langue à une autre ». Entrant par hasard dans un salon d'essayage chez une créatrice de vêtements, la traductrice égare son pull et ne le reconnaît plus lorsqu'on le lui rend. Il faut qu'elle le porte à nouveau pour qu'il redevienne sien, qu'elle s'accommode de cette nouvelle vision d'elle-même. Et le pull, explique Jhumpa Lahiri un peu plus loin, c'est la langue. Il y a donc bien échange, mais c'est un échange de points de vue, de perspectives. La nouvelle se termine en effet sur ce constat : « À présent, quand elle portait [ce pull], elle était une autre elle aussi. » Ce personnage incarne bien sûr le plurilinguisme de Jhumpa Lahiri, mais aussi son état de suspension dans le passage entre les langues – inhérent à toute traduction.

Pour Jhumpa Lahiri, l'identité d'auteur, fondatrice de son être, coïncide donc avec la circulation de ces trois langues, et évolue dans cette constante cohabitation. Elle peut désormais penser entre les langues, dans leur étroite parenté, et parvenir au cœur de sa poétique. « Quand j'écris en italien, dit-elle, je dois accepter (...) le mur de la langue en soi. Mais du point de vue créatif, ce mur linguistique, quoique exaspérant, m'intéresse, m'inspire. » Un de ses textes, intitulé « Sonder », caractérise sa démarche. Ce verbe, écrit-elle, « signifie à la perfection ce projet qui est le mien. Il implique un détachement, une incertitude ; il implique un état d'immersion. Il signifie la recherche, méthodique et acharnée, de quelque chose qui reste toujours hors de portée. » Belle métaphore de la traduction... Une proximité qui apparaît encore plus clairement lorsque Jhumpa Lahiri exprime le souhait, à la fin du livre, de traduire un jour vers l'anglais des livres d'Anna Maria Ortese et d'autres auteurs italiens. Et si, comme Bernard Simeone, l'on pense la traduction comme expérience littéraire plutôt que comme expérience linguistique, les frontières s'effacent, et « lire, écrire et traduire » apparaissent bien comme les termes d'une seule et même métamorphose.

Une phrase d'Antonio Tabucchi mise en exergue éclaire la totalité

de l'ouvrage : « J'avais besoin, écrit-il à propos du portugais, d'une langue différente : une langue qui soit un lieu d'affection et de réflexion ». L'autre langue – au sens où l'entend Tabucchi – qu'elle soit traduite ou investie comme nouveau champ d'action littéraire, serait-elle en fait, pour certains auteurs multilingues, – aux confins de la traduction ou dans ses traces – un tiers espace d'exploration identitaire ? Le lieu du désir d'une métamorphose où leur identité d'auteur serait enfin accomplie ? Pour Jhumpa Lahiri, la création d'un double fictionnel qui est traductrice correspond à une des étapes de cette métamorphose. « Il ne m'est pas possible de devenir un autre écrivain, écrit-elle, mais peut-être est-il possible d'en être deux, tout comme Pessoa a inventé quatre versions de lui-même. » En outre, en revendiquant d'écrire en anglais et/ou en italien, elle se dégage complètement du bengali et de toute référence aux écrivains post-coloniaux, s'échappe à la marge pour revendiquer la complexité de son identité et affirmer une autre vision de la créativité littéraire.

Maïca Sanconie